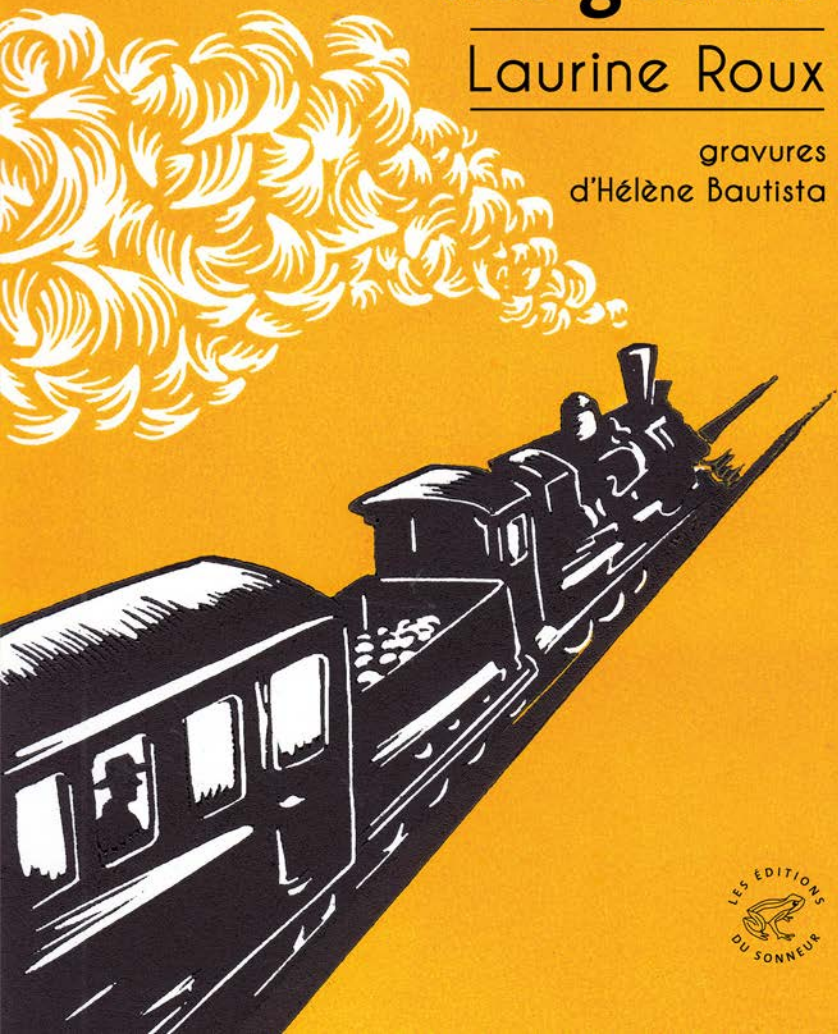


sur l'épaule des géants

Laurine Roux

gravures
d'Hélène Bautista



LES ÉDITIONS
DU SONNEUR



sur l'épaule
des géants

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-269-1

Dépôt légal : octobre 2022

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Image de couverture : © Hélène Bautista

Lecture-correction : Fabienne Texier

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

sur l'épaule des géants

Laurine Roux

Gravures originales d'Hélène Bautista



À Rollande et Jean-Fabien, mes géants.

Si j'ai vu plus loin, c'est en montant sur l'épaule des géants.

ISAAC NEWTON, LETTRE À ROBERT HOOKE, 5 FÉVRIER 1675

PROLOGUE

où Gabriel ne pleura pas la trisaïeule
(12 septembre 2001)

Mamita est morte ce matin. Hier, à la télé, ils ont coupé les dessins animés pour montrer des avions qui explosaient sur deux grosses tours en Amérique. Tout le monde avait l'air choqué, et Maman n'arrêtait pas de dire, *Oh mon Dieu oh mon Dieu*. Moi, j'ai bien aimé les pompiers. Quand Papa a appris la nouvelle pour Mamita, il a dit, *C'est un troisième monument qui s'écroule*. J'ai pas compris le rapport avec les deux tours.

Aux Bleuets, les infirmières avaient entouré sa tête avec un ruban passé sous son menton. Elles l'avaient noué en haut de son crâne, on aurait dit un œuf de Pâques. J'ai demandé pourquoi on l'avait déguisée comme ça, Maman n'a pas répondu. Elle est restée plantée devant le lit en répétant, *Non non non*. Son nez faisait plein de bruits dégoûtants et une bulle de morve a poussé au bord d'une de ses narines.

Je ne voyais pas pourquoi Maman était dans cet état. Mamita n'avait jamais vraiment été en forme. Chaque mercredi, on devait aller la voir aux Bleuets, un endroit tout pourri où il n'y a que des

vieux. À cause de ça, je ratais tout le temps l'entraînement de foot. Le pire, c'est que Mamita ne se souvenait jamais de mon prénom. Les jours où ça allait, elle m'appelait Barthélémy ou Jacques, et quand elle perdait complètement la boule, elle inventait des surnoms débiles en me tripotant les joues, *Mon petit Haïm, Mon pauvre Audrain*. Ça m'énervait trop. Maintenant, je vais pouvoir jouer au foot. C'est pas très sympa – je sais, merci –, parce que Maman a beaucoup de peine. Seulement, Mamita était comme un vieux meuble qui tombe en miettes : poussiéreuse et complètement déglinguée.

Parfois, le soir, Maman essayait de me parler d'elle. Elle disait, *Tu sais Gaby, ton arrière-arrière-grand-mère a plus de cent sept ans. Elle a vécu plein d'aventures extraordinaires. C'est vraiment quelqu'un.*

Pour moi, seul Spiderman est vraiment quelqu'un d'extraordinaire.

PARTIE I



CHAPITRE 1^{er}

où l'on remonte à la naissance du quadrisaïeul (1850)

Barthélémy Aghulon, fils de Lazare Aghulon, était un enfant du mitan du siècle. Sa naissance coïncida à peu de chose près au moment où, dans le sud de la France, les papillons commencèrent à battre de l'aile. Le phénomène fut particulièrement observé dans les Cévennes, où l'on cultivait massivement le ver à soie – bestiole tout à fait exigeante qui refuse de grandir sans soleil ni douceur.

Chez les Aghulon, chaque mois d'avril, et depuis des lustres, on voyait des nuées jaunes et frêles s'envoler de la magnanerie. L'affaire était prospère. Les femmes arboraient des jupons de soie et de coquets baise-en-ville, quoique l'on fût à la campagne. Mais à l'automne 1850, Lazare avait senti le vent tourner. De curieuses taches brunes étaient apparues sur les larves et le corps de ses papillons, en même temps que le ventre de Violette, son épouse, s'arrondissait.

En homme de son temps, Lazare était un fervent partisan du positivisme : il cherchait les causes premières. Si d'aventure

sa femme lui reprochait les heures passées à observer son élevage, il répondait en levant l'index, *Madame, je suis homme à déflorer les mystères!* C'est pourquoi la grossesse de Violette – dont la cause première ne faisait guère de doute – fut accueillie comme un événement mineur comparé à l'énigme de la maladie qui décimait ses bêtes et qui, neuf mois durant, ravit toute son attention. Quand Violette accoucha, Lazare était en train d'écrire une énième lettre à Jean-Baptiste Dumas. Tous deux avaient usé leurs culottes sur les bancs de l'école communale d'Alès. Depuis, les cheveux de Dumas étaient tombés au même rythme que sa bedaine avait poussé, embonpoint qui seyait parfaitement à son siège de sénateur. Aucune des missives de Lazare n'avait reçu de réponse mais, cœur vaillant, notre scientifique renouvelait chaque mois sa tentative.

Lorsque la bonne accourut pour l'avertir que son fils était né, le savant pivota tranquillement et farfouilla dans son armoire avant de suivre la servante. Une fois dans la chambre, il se dirigea vers le lit, armé d'une toise et d'une balance. On le vit saisir l'enfant à pleines mains, le soupeser, le mesurer, soulever un bras, l'autre, ausculter l'intérieur de la bouche, des yeux; enfin, noter à la plume le résultat de son examen. *Bon travail ma chère,* conclut-il, en accompagnant sa sentence d'un claquement de langue. Puis il retourna s'enfermer dans son laboratoire.

Barthélémy Aghulon ne serait jamais pour son père qu'un vague objet d'observation. Seules les larves mourantes arrachaient des larmes au paternel.

CHAPITRE 2

où le quadrisaïeul devient entomophage

Barthélémy Aghulon grandit donc dans un mélange d'indifférence et d'intérêt scientifique de la part de son père. Chaque dimanche, Lazare le faisait venir dans son bureau pour l'*inspection générale*. Dents, haleine, gaz, tout était scrupuleusement noté puis reporté sur une courbe, baromètre de son amour filial. Si l'enfant s'avérait trop faible, le père le renvoyait dans sa chambre en tempêtant, et si les résultats étaient bons, il l'emmenait en guise de récompense visiter son laboratoire. Là, il se lançait dans d'interminables explications, certain de réussir à éveiller l'esprit du garçonnet aux jubilations de la science.

– Mon fils, remarquez ces taches sombres sur le corps des vers à soie. On les appelle des corpuscules de Cornalia. Cor-na-lia.

Lazare détachait les syllabes pour que l'enfant retînt correctement le mot, puis exigeait de lui qu'il répêât le nom entier.

– Pustules de corne en bois, hasardait ingénument le marmot.

Lazare soufflait d'impatience et secouait le gamin par les épaules.

– Bougre d'imbécile! Corpuscules de Cor-na-lia, du nom d'Emilio Cornalia! Quelqu'un qui donne son nom à une maladie, ce n'est pas rien!

Le garçon regardait son père d'un air hébété. Une fois lancé, l'autre ne s'arrêtait plus.

– E-mi-lio Cor-na-lia. C'est pourtant simple! Tâchez de vous en souvenir! Comme moi, il fait partie de ceux qui, lorsqu'ils com-

mentent à chercher, finissent par trouver. Belle leçon de persévérance car, voyez-vous, il occupe désormais l'honorifique poste de conservateur au musée d'Histoire naturelle de Milan...

Les mots s'égarèrent dans les rêveries de Barthélémy aussi vite qu'un papillon dans le ciel.

Ces soporifiques exposés du dimanche devinrent bientôt une corvée, et l'enfant développa une ingénieuse stratégie. Ainsi que nombre de galopins, Barthélémy goûtait tout ce qui lui passait sous le nez : fourmis rouges, boudins de crasse entre les orteils, gratte-cul de la haie atterrissaient tôt ou tard au fond de son estomac. En digne fils de magnanier, il avait donc déjà testé les larves de ver à soie à chaque étape de leur transformation. Un jour, il engloutit quelques bombyx malades, qui lui flanquèrent une terrible courante, doublée d'une mine calamiteuse. Dégoûtant mais précoce, le gamin ne tarda pas à comprendre que ces pauvres bêtes allaient devenir ses alliées. Aussi se glissa-t-il chaque dimanche matin dans les entrepôts pour y grignoter, en lieu et place de son petit-déjeuner, quatre ou cinq larves contaminées. Il attendait ensuite le surgissement des gargouillis et des sueurs froides. Qui connaissaient leur apogée à l'heure de l'*inspection générale*. Depuis cette fabuleuse révélation, la visite se soldait inmanquablement par un *Montez dans votre chambre, petit souffreteux, ce n'est pas ainsi que vous découvrirez quoi que ce soit*.

Aux anges, Barthélémy grimpait les escaliers et s'enfermait dans sa mansarde. Là où, n'en déplaise à son père, il fit une grande découverte.

CHAPITRE 3

où le chat du quadrisaïeul philosophe

Un dimanche après-midi, alors que mille soldats ottomans galopèrent dans le ventre de Barthélémy – qui avait dû avaler une larve de trop –, le gamin se jeta sur son lit et attrapa un album. Le marmouset se réfugiait souvent dans la contemplation d'ouvrages imagés pour tenter d'oublier ses maux d'estomac et son père.

Violette Aghulon, contrairement à son mari, aimait les mystères. Le soir, elle racontait à l'oreille de l'enfant des histoires peuplées de magie. De sorte que la nuit, ses récits se tressaient aux rêves de son fils. Comme il lui était interdit de visiter le garçonnet lorsqu'il était puni, elle avait disposé des volumes illustrés sur l'étagère au-dessus de son lit. Ainsi pouvait-il replonger à loisir dans ces mondes enchantés, quoiqu'il ne sût pas encore lire. Chaque fois qu'il tombait sur le loup tapi dans la forêt, Barthélémy sursautait. Quelques pages plus loin, il ne comprenait pas pourquoi l'animal dormait dans le lit de la grand-mère, le bonnet de l'aïeule entre ses oreilles. Il aurait voulu en savoir plus, scrutait désespérément les lettres sur la page – autant de hiéroglyphes qui restaient inexorablement muets. Le gamin ouvrait les livres tels une porte, mais son ignorance de la lecture le conduisait dans une pièce sans fenêtre : tant que les signes se tairaient, sa chambre demeurerait une prison.

Ce jour-là, absorbé par le dessin d'une princesse se délectant d'une tasse de thé sous un arbre, il entendit une voix émerger de nulle part.

Il y a plus de vingt-six siècles, autrement dit il y a bien longtemps, vivait en Chine une belle et douce jeune fille. Elle était la cadette de l'empereur et portait le nom de Si Ling-Shi. Cette jeune fille aimait par-dessus tout les jardins de la Cité royale et passait d'interminables heures à admirer les arbres centenaires. Avec une prédilection pour l'un d'entre eux: un mûrier blanc, dont les ramages abritaient des fruits gros comme le pouce.

Au printemps, de curieux cocons apparaissaient, d'où s'échappaient des volées de papillons blancs. La princesse avait coutume de s'asseoir au pied du tronc pour s'abandonner à la rêverie.

Un après-midi qu'elle savourait un thé vert, un cocon tomba dans sa tasse. La demoiselle aux doigts fins essaya de le récupérer et, ce faisant, saisit un fil. Qui commença à se dérouler, tant et tant que la princesse Si Ling-Shi finit avec une bobine soyeuse et résistante autour du doigt. Elle courut la tisser au palais. Le résultat dépassa ses espérances: la première robe de soie au monde était aussi légère que l'air et irisée que l'eau. Seules des princesses dignes de ce nom pourraient la porter.

La voix s'arrêta. Le conte avait captivé Barthélémy au point qu'il ne s'était même pas demandé qui le lui racontait. Étonné, il regarda autour de lui: sa mère n'était pas là. Le fût-elle, l'inflexion, grave et douce, était celle d'un homme. Or, d'homme, il n'en était pas non plus. Pourtant habitué aux histoires mystérieuses, Bar-



thélémy trouva le phénomène fort curieux. Seul Socrate, le chat de la famille, se tenait debout sur le rebord de la fenêtre, lorgnant le livre par-dessus l'épaule de l'enfant. Lequel dévisagea le chat, puis le livre, et à nouveau le chat, qui dit simplement :

– Barthélémy, la sagesse commence dans l'émerveillement.

La voix de Socrate était bel et bien grave et douce.

CHAPITRE 4

où le quadrisaïeul, guidé par Socrate, devient docte mais coquin

Depuis ce jour, Barthélémy ne quitta plus le chat – qui refusa catégoriquement de lui expliquer comment il avait appris à parler. Les autres membres de la famille s'obstinaient à n'entendre que miaulements là où l'animal dispensait un enseignement plein de sagesse. Jamais plus on ne les vit l'un sans l'autre, si bien qu'auprès des villageois et des siens, Barthélémy passa pour un original. Seule Violette, sa mère, souriait quand son fils soliloquait en compagnie du noiraud.

Infatigable questionneur, Socrate s'attela à déconstruire les certitudes de Barthélémy afin qu'il accouchât d'idées nouvelles. Il l'initia très tôt au précepte *γνώθι σεαυτόν*, « Connais-toi toi-même ». Dès lors, le gamin sut se contenter de qui il était, en dépit des griefs de son père et des quolibets de ses camarades. Il s'intéressa aux auteurs, aux gazettes, à la morale et aux promenades

dans la nature. Le petit félin devint un véritable guide, et Barthélémy un clairvoyant jeune homme. À quatorze ans, il maîtrisait le grec et le latin, avait lu Zénon d'Élée mais lui préférait Parménide. Il venait de connaître ses premiers émois confusément érotiques grâce à Rabelais, lequel brossait, sous l'anagramme d'Alcofribas Nasier, d'excitants tableaux de bêtes à deux dos. À peine pubère, Barthélémy s'était déjà posé la question de l'existence de Dieu avec Voltaire, celle de l'égalité sociale en compagnie de Diderot. Depuis peu, il se penchait sur les découvertes scientifiques de son siècle. Darwin, Gauss ou Nobel lui eussent permis de réfuter toutes les théories fumeuses de son père si ce dernier lui avait laissé voix au chapitre. Deux sujets passionnaient par-dessus tout l'adolescent : la botanique et les filles – une, spécialement, qui répondait au doux prénom d'Églantine.

Socrate avait bien remarqué le rouge aux joues du garçon lorsqu'il croisait la demoiselle. Mais l'adolescent restait secret. Un soir, le philosophe à quatre pattes décida qu'il était temps de prendre le taureau par les cornes :

– Mon cher, que signifiait cet air troublé lorsque nous avons aperçu cette tendre beauté qui cueillait des iris le long du ruisseau?

– Je ne vois pas de qui ni de quoi vous voulez parler, feignit d'ignorer Barthélémy.

– Allons, allons, si votre langue sèche, votre cœur – que j'entends tonner d'ici – semble bien informé.

– Vous êtes vraiment pénible, Socrate, on ne peut rien vous cacher ! Puisque vous êtes si perspicace, saurez-vous me gui-

der là où les lectures d'Épicure et de Saint-Augustin n'ont fait qu'aviver mon désir?

– Saint-Augustin? Attiser votre désir? Diable, l'affaire est grave!

– Ne plaisantez pas, comment agir quand les battements du cœur font taire la raison?

– Vous marier.

– Me marier? Vous n'y songez pas, je n'ai que quatorze ans!

– Mais oui, mariez-vous! Si la demoiselle se révèle bonne épouse, vous serez heureux. Si elle ne l'est pas, vous deviendrez philosophe, ce qui est excellent pour la santé.

Barthélémy sombra dans une profonde réflexion – les paroles de Socrate provoquaient souvent cet état; le chat laissait alors son jeune ami méditer car, aimait-il croire, le temps malgré tout trouverait la solution malgré lui. Ce soir-là, cependant, il interrompit les pensées de Barthélémy. L'après-midi, il s'était frotté à la jambe du tendron. Au moment où Églantine s'était penchée pour le caresser, il avait glissé un œil sous ses jupons. Le blond souvenir de ses cuisses continuait à l'émoustiller, et il se fendit d'un conseil plus fripon que philosophe :

– N'hésitez pas, Barthélémy: une donzelle qui porte le prénom d'un rosier sauvage ne manquera jamais de piquant!

CHAPITRE 5

ou l'interlude échevelé mais non moins linguistique du sénateur

Mais les amours naissantes de Barthélémy pour la jeune Églantine allaient connaître quelques contrariétés.

Les missives que Lazare Aghulon adressait depuis des années à Jean-Baptiste Dumas finirent par attirer l'attention du sénateur. À force de lire les doléances de magnaniers ruinés et de recevoir d'inquiétants rapports de ses préposés aux affaires économiques, les oreilles de l'homme politique commençaient à s'échauffer. La pébrine, cette fichue maladie, n'allait pas lui pomper le mou plus longtemps. Il allait en découdre avec cette peste des vers à soie! Exterminer la vermine, envoyer au diable cet euphémisme de pacotille! *La pébrine! Entendez-moi ça!* Le replet sénateur – que ses coups de chauffe avaient rendu célèbre à la Chambre – fulminait.

– Quelle agaçante manie que de ne pas nommer les choses! Ah, les couards! Comme si la pleutrerie pouvait conjurer le sort!

Dumas gueulait seul dans son cabinet.

– Les imbéciles disent la Faucheuse, moi je dis la mort! Hardis, les mots! Madame fait la grosse commission? Eh bien moi, je fais caca! Oui madame, caca!

– Monsieur veut se rendre au petit coin? demanda la secrétaire qui, alertée par les vociférations du sénateur, venait d'entrebâiller la porte.

– Au petit coin ? Vous voulez dire aux chiottes ! Et ne me parlez pas du trône !

Jugeant à raison que ni la question ni la colère de son patron ne lui étaient directement adressées, la jeune femme referma le bureau avec précaution. Dumas continua sur sa lancée.

– Et ce n'est rien face à la pudibonderie de la langue ! Ces dames ont la parenthèse d'amour qui les gratte, le riant bocage qui les chatouille ! Nom de Dieu, irais-je dire que j'ai le petit soldat au garde-à-vous ? Je bande, moi ! Oui, je bande, haut et droit, n'en déplaise aux âmes sensibles !

Dumas tapa du poing sur la table – signe que l'on atteignait l'acmé de son échauffement.

– Et maintenant, il faut se coltiner la pébrine ! Aussi joli qu'un sobriquet, pas plus terrifiant qu'une tétine ! Alors que ce petit nom décime des exploitations entières ! *La merde qui me tombe sur les épaules*, j'aurais appelé ça ! *La grande poisse* !

Après une nuit de repos, Dumas s'était apaisé. Il étudia la question plus en profondeur. Karl Wilhelm von Nägeli, le célèbre botaniste suisse, avait identifié le champignon qui causait la maladie mais échoué à lui trouver un remède. Pour un homme politique comme le sénateur, la recherche ne valait rien si elle n'était synonyme de solutions, de succès, et d'électeurs – autrement dit de pouvoir et de petits-fours. La Suisse pouvait remballer ses effets, la France débarquait ! Il pensa à Guérin-Méneville, illustre spécialiste des insectes. Seulement, le scientifique était bien trop affairé avec le lancement de sa revue. Armand de Quatrefages

aurait fait l'affaire, mais le sénateur se méfiait des anthropologues : payer des gens pour qu'ils voyageassent, ça puait le roublard à plein nez. C'est alors qu'il songea à Louis Pasteur, un chercheur émérite, quoiqu'un peu autoritaire, qui avait mené une étude sur la betterave et qui s'en était fort bien dépatouillé.

C'est ainsi que Louis Pasteur fut appelé à la rescousse.

CHAPITRE 6

où Louis Pasteur bouleverse le destin du quadrisaïeul

La mission que Dumas confia à Louis Pasteur était simple : trouver pourquoi les larves de ver à soie, une fois contaminées, ne parvenaient plus à fabriquer leur cocon, et par voie de conséquence à produire de fil.

Pasteur arriva en juin 1865 à Alès et s'installa dans le modeste domaine de Pont Gisquet, non loin des Mûriers, où vivait la famille Aghulon. Le scientifique commença aussitôt ses recherches. Il fit d'abord une visite des magnaneries alentour en vue d'y prélever des spécimens. Ainsi rencontra-t-il pour la première fois Lazare Aghulon. Lequel lui fit d'emblée fort mauvaise impression.

Car Lazare accueillit l'arrivée de ce Pasteur comme l'occasion de mettre en lumière ses recherches. Il se lança dans un rapport aussi confus qu'interminable sur les axiomes de ses études et sur ses déductions provisoires. Pasteur considéra rapidement le bonhomme comme un Tartuffe et cessa de noter quoi que ce fût.

Le fils du magnanier regardait le savant d'un air désolé, qui semblait vouloir excuser les chinoiserries de son père.

Au bout de vingt minutes, Lazare Aghulon conclut enfin :

– J'ai conscience de l'audace de mon raisonnement. Peut-être préféreriez-vous que je mette mon expertise par écrit afin d'en mesurer toute sa complexité?

– Ce ne sera pas nécessaire, se contenta de répliquer Pasteur. J'accepterais en revanche volontiers que votre fils me montre où prélever les bombyx.

– Je peux vous y conduire! proposa Lazare, désireux de rester dans la course.

– Non, vraiment, je vous assure, il vaut mieux que vous retourniez à vos travaux, ils sont tellement plus avancés que les miens, manœuvra habilement le scientifique.

– Je vous l'accorde, admit Lazare, imperméable à l'ironie. Barthélémy se fera un plaisir de vous accompagner. Ne vous précocpez pas de ses bizarreries, mon fils est un original mais il est bien éduqué.

Et voilà comment Barthélémy Aghulon fit la connaissance de Louis Pasteur.

Le jeune homme demeura silencieux, veillant à ne pas déconcentrer le savant. Lorsque celui-ci eut choisi les bêtes destinées à l'observation, il demanda à l'adolescent ce qu'il pensait de tout cela.

– Je pense que je n'en pense rien, répondit simplement le jeune homme.

– Sage conclusion, convint Pasteur en souriant. Mais dites-moi, mon garçon, cela vous intéresserait-il de visiter mon laboratoire?

Le lendemain, Barthélémy partit pour Pont Gisquet, flanqué de Socrate. Ils y passèrent l'après-midi. La sagacité et l'humilité du jeune homme firent forte impression sur Pasteur. Le chat n'y était pas pour rien : aussi fin observateur que philosophe, il ne manqua pas de conseiller son maître et de lui glisser de judicieuses réparties – fort heureusement, les incessants miaulements du félin n'incommodèrent pas le savant.



Sur le chemin du retour, Barthélémy croisa Églantine. La fille de Fernand Allizart, dont le domaine jouxtait Pont Gisquet, rassemblait des rameaux d'abricotiers en fleur tout en fredonnant. De quelques années sa cadette, la demoiselle avait poussé comme une tulipe au printemps, si bien que le jeune homme faillit ne pas la reconnaître. Quand il passa devant elle, la donzelle lui lança un timide sourire avant de baisser les yeux. Cette nuit-là, Barthélémy rêva de baisers et de microscopes.

Au fil des semaines, Pasteur se prit d'affection pour le petit Cévenol et fit de lui une sorte d'assistant. Les mois s'écoulèrent et, chaque jour, escorté de Socrate, Barthélémy se rendait au laboratoire, où il apprit à disséquer les papillons, à reconnaître leurs organes et à isoler les symptômes. Pasteur avait avancé dans la description de la maladie, mais peinait encore à en comprendre l'origine et le développement.

Chaque soir, sur le trajet du retour, Barthélémy tombait sur Églantine qui cueillait des bouquets de fleurs. Et chaque soir leurs regards s'énamouraient plus profondément.

Seulement, un matin d'automne, Pasteur annonça la nouvelle: il devait retourner à Paris. Barthélémy accusa le coup. Le scientifique posa une main sur l'épaule du jeune homme. Il avait une proposition à lui faire:

– Pourquoi ne viendriez-vous pas à la capitale avec moi? Vous y feriez de véritables études. Je pars dans deux jours. Songez-y.